L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau : 323 rue des Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 15 avril 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	74	21
Midi.....	80	24
3 P. M.....	82	25
6 P. M.....	82	25

SOMMAIRE.

2me PAGE.
Feuilleton.
3me PAGE.
Feuileton.
4me PAGE.
L'Actualité,
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE.
Les Rancunes de Molière.
Aumône d'amour, Conte pour le jour de Pâques.
Les caprices du Destin.
Cuisine.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
Les Œufs de Pâques.
L'Ame des Cloches.
Pâques Espagnoles.
Pâques Russes.

PAQUES.

A la Cathédrale—A St-Augustin.

Pâques, la fête de ce jour, est une des plus belles, des plus glorieuses de l'Eglise Catholique ; elle est le terme d'une station de mortifications, de privations, d'austérités, et nous donne la plus radieuse des visions : la Résurrection du Christ.

Dans toutes les églises, de solennelles cérémonies auront lieu pour chanter l'Alleluia ; et ces mêmes fidèles qui, hier encore, se lamentaient avec l'Eglise souffrante, se réjouiront aujourd'hui avec l'Eglise triomphante.

A la Cathédrale, le Rév. P. Grolleau, et à St-Augustin, Mgr Lury, dont les conférences ont été si admirées, prendront une dernière fois la parole ce matin et parleront de la Résurrection, cette éclatante manifestation de la divinité du Christ.

Les deux prédicateurs français trouveront d'attendrissants accents pour faire leurs adieux aux fidèles qui se sont pressés sous leurs chaires pendant les quarante jours qu'ils ont exposé les doctrines de la religion catholique avec une si grande clarté, une foi si ardente, si communicative.

Et si leurs harmonieuses paroles ont charmé bien des oreilles, si elles y ont versé des sonorités de fanfares parfois, leur plus grande fierté, leur plus douce consolation ne serait-elle pas d'avoir dans les cœurs jeté des semailles qui ont germé ; car s'ils ont vu se grouper autour de leurs chaires de nombreux fidèles, ils les ont fait entrer dans leurs confessionnaux et enfin venir prendre place à la Sainte Table, au Banquet sacré.

Les pensées de Tannery.

Du mathématicien Tannery, ces fines et profondes pensées, que publie la "Revue du mois" :

Il est naturel de laisser voir nos sentiments ; il est poli et prudent de les cacher pour ne pas choquer et ne point instruire à nos dépens les indifférents et ceux qui ne sentent point comme nous, il est délicat de les dévoiler assez pour qu'ils puissent être devinés de ceux qui nous aiment en nous comprenant : pousser plus loin la dissimulation marque une intelligence et un cœur médiocres.

Sur l'amitié :

Il y a dans l'amitié des délicatesses dont l'ineffable amour ne veut point ; avec lui, il ne faut pas craindre de dépasser la mesure : il n'en veut pas. Les amants se connaissent tout entiers : cela ni rien n'apaise la faim qui les tourmente ; et, pour tromper cette faim, ils répètent, comme malgré eux, des paroles

LE REV. A. R. GROLLEAU,

Supérieur du couvent des Dominicains de Fall River, Mass., qui occupe avec tant d'éclat la chaire de la Cathédrale St-Louis depuis plusieurs années, prêchera une dernière fois aujourd'hui, à la grand'messe. L'Archevêque assistera à cette messe et y donnera la bénédiction papale.
Le P. Grolleau partira demain soir pour Fall River.

mille fois dites, toujours écoutées avidement et qui ne peuvent rien leur apprendre.

Au commencement de l'amitié, on est tout étonné d'avoir tant d'idées communes, tant de goûts qui sont les mêmes : il semble que l'on se pénètre mutuellement, que l'on se mêle l'un à l'autre, peu à peu, les éléments mélangés se séparent et ne restent plus confondus que dans un petit espace : chacun se retrouve, l'amitié reste.

Si vous ne croyez pas en vous-même, donnez-vous entièrement à vos émis : quelque chose de vous y vivra peut être et y fleurira.

Ces pensées de Tannery rappellent l'intelligence pénétrante et la sensibilité si délicate de Joubert.

L'ETIQUETTE DES COURS.

Certainement, la Cour de Napoléon 1er a vu bien des grands seigneurs et des grandes dames improvisées, comme Mme Sans-Gêne, qui disait à l'Empereur, en entrant à son bras, dans la salle à manger des Tuileries : "Tudieu, Sire, que de fricots !" A quoi l'Empereur répondait sur le même ton : "Oh ! madame, ce n'est pas le Péron !" Eh bien, tous ces grands seigneurs improvisés, encastrés dans une sévère étiquette, ont fait bonne figure. Il est vrai qu'ils avaient plus de gloire que de galons.

Sous la Restauration, l'ancienne étiquette s'était adoucie. Un jour que M. de Corbières causait avec Louis XVIII des affaires de l'Etat, il tira sa tabatière et, après avoir fait sonner la prise, posa la boîte sur la table qui le séparait du Roi. Un instant après, il tirait son mouchoir, s'en servait et le posait encore sur la table. Le Roi, qui avait souri, dit alors très doucement :

—M. de Corbières, avez-vous fini de vider vos poches ?

—Sire, répondit le ministre en reprenant sa tabatière et son mouchoir, il est vrai que je me suis oublié ; Votre Majesté, du moins, ne dira pas que je remplis mes poches à son service.

Et le Roi fut ravi de l'à-propos.

Sous Louis-Philippe, la Cour et l'étiquette furent réduites à la plus extrême simplicité. La Reine Marie Amélie n'admettait même pas que, dans l'intimité de la famille royale, sa belle-fille, la duchesse de Nemours, eût une fleur dans les cheveux.

Sous Napoléon III, la Cour revint à l'étiquette ancienne. Un civil, invité à un bal des Tuileries, ne pouvait se présenter qu'avec le costume de Cour : habit brodé, culotte courte, bas de soie, épée et chapeau à claque. On finit cependant par admettre le pantalon, notamment pour M. Darimon, qui était très petit et qui disait lui même, il y a une douzaine d'années : "Qu'aurais-je fait ? Il m'eût fallu un caleçon de bain pour en faire une culotte !" C'est une pure légende que la culotte de M. Darimon.

On sait ce qu'était l'étiquette sous Louis XIV, et pourtant il vit un jour tous les galons des banquettes de la galerie des Glaces tomber en paquet sur la table au moment du dîner, et jamais on ne put découvrir le coupable.

Lui-même enseigna la façon dont il fallait comprendre l'étiquette, même contre les règles établies. Un jour que, partant pour Marly, il allait monter dans son carrosse, il se tourna vers un gentilhomme de sa suite et, à la grande stupéfaction de tous il lui dit : "Montez le premier, monsieur."

Le parfait courtisan regarda le Roi et, sans dire un mot, monta le premier, obéissant à l'ordre sans en comprendre le motif. Alors le Roi, le montrant, dit très haut :

—Messieurs, voici l'homme le plus poli de France.

Nous sommes loin de ces temps héroïques de l'étiquette, où une grande dame enfermée dans le carrosse du Roi, de Versailles à Fontainebleau, devait souffrir sans se plaindre jusqu'à l'arrêt final. Le maréchal Pélissier, lui, faisait arrêter la voiture de l'Impératrice, à côté de qui il était, en pleine allée du Lac, au Bois de Boulogne. Tout était permis au vainqueur de Crimée.

Le testament de Sir Charles Dilke.

Le testament de sir Charles Dilke ne manquera pas d'éveiller en France un grand intérêt. Sir Charles lègue au musée du Louvre ou à celui du Luxembourg le portrait de Gambetta par Legros. Il est permis de regretter à ce propos que l'on n'ait pas en France l'équivalent de la National Portraits Gallery, où l'Angleterre réunit les portraits de tous ses grands hommes. A cette galerie nationale anglaise, sir Charles lègue quelques toiles remarquables, entre autres le portrait de M. Joseph Chamberlain par Holl ; ce portrait remonte à l'époque où sir Charles Dilke et M. Chamberlain appartenaient encore au même parti. M. Chamberlain y apparaît svelte, jeune, les traits peu accusés, et déjà l'orchidée à la boutonnière. C'était lui que l'on découvrait d'abord quand on pénétrait dans le petit salon où sir Charles recevait ses amis. Il faut mentionner aussi un admirable portrait de de John Stuart Mill par Watts que sir Charles lègue au conseil municipal de Westminster et qui sera le pendant de celui de la National Portraits Gallery.

C'est à sa nièce, Miss Gertrude Tuckwell, que sir Charles lègue tous ses manuscrits, ses documents et ses œuvres littéraires. La publication de ces papiers inédits sera précieuse pour l'histoire parlementaire des trente dernières années. Sir Charles désire que certains de ces papiers concernant l'Irlande, l'Egypte et l'Afrique du sud soient mis à la disposition de ceux qui voudront les consulter, mais ne soient pas édités, "ainsi qu'il a été convenu avec un collègue principalement intéressé" ; ce collègue n'est autre que M. Joseph Chamberlain lui-même, qui partageait avant 1886 certaines vues de sir Charles Dilke sur des questions aussi débattues que le Home rule.

Pour les autres manuscrits politiques, sir Charles Dilke ajoute cette recommandation caractéristique : "Ma nièce comprendra qu'elle se mettrait en désaccord avec les opinions de toute ma vie si elle recherchait, pour la publication de ces manuscrits, l'aide d'une personne étroitement attachée soit au parti libéral, soit au parti conservateur, ce qui ne manquerait pas d'imposer à ces publications l'attitude conventionnelle des vieux partis : la même objection ne saurait être faite si elle s'adressait aux membres des autres partis."

ANGELE

A la fin de janvier, mon ami René et moi, nous montâmes au ballon de Guebwiller, pour jouir du spectacle merveilleux de la neige répandue sur la chaîne des Vosges. Après deux heures d'ascension à travers les sapins, nous atteignîmes une clairière occupée par un hameau célèbre, puisque c'est là que naquit une humble paysanne qui a laissé son nom à l'histoire, Mme Sans-Gêne. La limpidité du matin semblait parfaite. Le soleil était suspendu, comme un grand oiseau d'or sur la plaine rose de l'Alsace. Mais un nuage menu aussi blanc que l'aile d'une cigogne, évoluait autour de lui. René conçut aussitôt de l'inquiétude.

Nous prîmes le sentier mauve, feutré d'aiguilles de sapins. L'haleine de la forêt, imprégnée de senteurs balsamiques, nous touchait délicieusement au visage. Nous marchâmes encore deux heures. Enfin, la forêt s'arrêta, et la montagne, sous un tapis de neige, étala son plateau onduleux, que domine une butte ronde.

Avant de grimper sur cette butte, nous demandâmes asile à une maison massive, accroupie dans un creux de rocailles, Peter, le pâtre coseu qui, pendant l'été, garde en ses pâturages les troupeaux des vallées de Munster et de Wesserling, ne se trouvait pas chez lui. Sa fille, une belle brune de vingt ans, nous invita sans façon, tandis que nous posions nos sacs sur la table, à prendre quelque chose de chaud, du lait ou du café.

—Merci, lui répondit René. Mais vous seriez aimable de mettre notre pâté à rechauffer. Nous allons sur la butte et dans une heure nous serons de retour.

—Allez vite. Plus tard, vous n'auriez pas le temps.

Un quart d'heure d'assaut parmi les fougères, et nous étions sur la hauteur. La plaine d'Alsace, blonde au fin soleil, nous montra ses champs de vignes et ses labours, parsemés de cités et de villages d'où s'échappaient des fumées d'usines. Au loin, la marge du Rhin étincelait, au delà de laquelle la forêt de Bade formait un tas de buissons noirs.

Tout à coup, le vent d'ouest vint sur notre cime, en un grondement sourd de tonnerre et, bouleversant les flancs boisés de la montagne, s'en alla sur la plaine clamer l'approche de la tempête. Nous redescendîmes précipitamment. A peine rentrions-nous dans la maison de Peter que la neige se mit à tomber. Angèle, ainsi s'appelait notre jolie hôtesse, nous félicita de ne point nous être attardés dans notre promenade ; puis, écartant de son front une mèche de cheveux à reflets d'ébène, elle soupira :

—Mon père ne revient pas. Ça commence à me préoccuper.

Sur la table, elle avait étendu des journaux en guise de nappe, distribué en ordre nos vivres, le pain, le pâté chaud, nos bouteilles de vin vieux. Ayant consenti, non sans une hésitation délicate, à partager notre d jeuner, elle mangea autant que nous, les yeux brillants de gourmandise.

—Mon père, murmura-t-elle au milieu d'un silence, a dû se réfugier dans une grotte.

Vers trois heures, l'horizon s'éclaira d'une blancheur d'aube ; la neige cessa. Nous ne pensions plus à nous-mêmes, mais à cette enfant qui, par dignité autant que par courage, nous dissimulait ses angoisses. René, dans un élan de son cœur toujours si passionné, lui proposa d'aller par la montagne, à la recherche du pâtre. Elle le regarda, un moment de réflexion, comme pour apprécier la vertu de sa loyauté, et d'une voix métallique qui sonnait l'orgueil, elle répliqua :

—Eh bien, oui, j'ai confiance en vous. Nous irons ensemble.

Vive, ayant mis ses souliers ferrés, elle s'enveloppa d'un manteau de bure, et, donnant à René un cor de chasse, elle ouvrit la porte. Je restai donc seul pour garder la maison où Peter pouvait survenir d'un instant à l'autre.

Je fermai la porte au verrou. Je m'approchai du feu comme d'un ami. La nuit précoce envahit rapidement cette maison basse, qu'ébranlait parfois l'écho de la bourrasque décroissante. En fumant une cigarette, je m'assoupis. Bientôt, le cor de chasse me réveilla par des clameurs d'alarme, qui me semblaient tout proches. C'est moi qu'il appelait, sans doute. Je sortis d'un bond.

Chose curieuse, l'obscurité s'était évanouie. La lune resplendissait dans un ciel presque dépourvu d'étoiles, sur la montagne blanche et la forêt immobile. A mesure que j'avançai sur la neige, je perçus mieux des paroles d'encouragement, des plaintes. Sur la crête du plateau, deux silhouettes apparurent, l'une chargée d'un fardeau encombrant. Je marchai plus vite.

René avait, pour souffler un moment, déposé sur la neige, dans son manteau, le maître de la montagne. Je vis, dans ses yeux fatigués, sur son visage pâli, se manifester un frémissement de joie orgueilleuse. Angele, qui se tenait auprès de lui, portant le cor de chasse, me dit avec un accent de tendresse et d'admiration :

—Sans M. René, je n'aurais jamais pu sauver mon père, que nous avons trouvé dans une grotte, anéanti par le froid et par la faim.

Je chargeai à mon tour le montagnard sur mes épaules et, cahin-caha, je descendis par le sentier que mes pas avaient tracé dans la neige. Angèle nous avait devancés. René, sur un ton de plaisanterie, murmura :

—Je crois que nous sommes prisonniers pour quelque temps.

—Toi surtout !....

Il me regarda, très surpris, comme s'il eût reçu de ma bouche la révélation soudaine des sentiments d'affection dont il était pénétré. Nous arrivâmes à la maison sans trop de peine. Devant un grand feu on ranima le brave homme, que la montagne avait trahi. Sans s'étonner de nous voir penchés auprès de lui, René et moi, il écarquilla ses yeux troublés dans une sorte de rêve où, comme un enfant, il balbutiait son bonheur de vivre.

On le coucha dans son lit, qui était un vieux pétrin bourré de paille derrière une cloison. Ensuite, après un souper sommaire, nous songeâmes à nous reposer aussi. Angèle ouvrit, en face de la cheminée, les deux battants d'un placard où s'étageaient trois couchettes, pareilles à celles d'un paquebot.

—Voici votre affaire, dit-elle. Vous dormirez là aussi bien que chez vous, je pense. Les deux hautes couchettes n'ont pas servi cette année....

Et, s'amusant de notre embarras, elle s'esquiva derrière un tas de fagots. Elle ajouta :

—Je me cache, pour que vous montiez au lit tout à votre aise.

En un clin d'œil nous eûmes quitté nos bottes et notre veste. Ce ne fut guère commode de grimper, au moyen d'une chaise, chacun sur notre étagère. Tous les deux à la fois, osant à peine hasarder le bout du nez hors des couvertures, nous criâmes :

—Ça y est !.....

—Bon !....

Elle éteignit la lampe, et après qu'elle eut fait sa prière, elle se glissa dans l'étagère inférieure, entre les couvertures, aussi doucement qu'un toutou dans sa niche. Bientôt, je m'endormis d'un royal sommeil jusqu'au matin.

Un jour d'or brillait sur les carreaux de la fenêtre. Angèle allait et venait dans la maison, à son travail de ménage. Elle se tourna vers nous, lorsqu'elle aperçut René ouvrant ses yeux à la lumière, et dit :

—Mon père va bien. Il sera content de faire votre connaissance.

—Nous voudrions nous lever, insinua René.

—Bon, Je vais devant la porte déblayer la neige. Quand vous serez prêts, rappelez moi.

Pour descendre de nos étagères, nous fîmes encore un peu de gymnastique, puis, aussi prestes qu'au collège, nous enfilâmes nos bottes et notre veste. Tandis qu'Angèle rentrait étincelante des fraîcheurs du vent et de la montagne, son père, un grand diable roux à tête carrée apparut d'un pas lourdaud, en souriant. Nous fîmes connaissance autour de bols de thé, parfumés de rhum. Il nous remercia de nos services avec simplicité, et conclut :

—Vous resterez ici tant qu'il vous plaira.

Je ne pensais plus qu'à partir. René protesta contre mes anxiétés, qu'il qualifia de couardise. Comme Peter s'écartait pour couper du bois, il fixa sur Angèle des yeux suppliants. Elle lui serra furtivement la main. Il devint tout rouge de bonheur ; je vis tressaillir ses lèvres, une seconde de défaillance.

Angèle et René vinrent m'accompagner jusqu'à la forêt, dans le pur silence de la montagne. Au moment de me séparer d'eux, j'eus au cœur le pressentiment d'une misère affreuse, qui les menaçait. Mais de les sentir l'un contre l'autre frissonnants d'espérance, la force me manqua de l'exprimer. Et songeant que l'amour va parfois plus vite que le malheur, je partis à travers les arbres puissants, qui amassaient au loin de l'obscurité. J'avais peur, tout seul....

René ne s'accorde guère, en effet, avec sa belle et jolie femme ; c'est qu'il n'a pas en lui, comme elle, l'âme simple, sauvage de la solitude.

Vaisselles royales.

Le sénateur américain Clark, dit le "Roi du Cuivre", prétend être le propriétaire du plus beau service d'argenterie "in the world". C'est un service complet de 24 couverts en argent massif plaqué d'une feuille d'or très épaisse et qui coûta la bagatelle de 600,000 francs. Mais l'orgueilleux sénateur se fait quelque illusion, car son service est plutôt piteux si on le compare à celui que possède à Windsor le roi d'Angleterre et qui d'ailleurs ne doit être utilisé qu'en l'honneur des têtes couronnées. Certaines pièces de ce merveilleux service pèsent un poids énorme et les plus forts serviteurs ne peuvent porter plus de trois plats ou huit assiettes. Ce service d'argent richement doré, dont certaines pièces sont même en or massif, pèse plus de 5 tonnes et est évalué à plus de 25 millions de francs. La vaisselle de M. Pierpont Morgan, évaluée à plusieurs millions, comprend l'argenterie des Stuart et des Tudor payée à Berlin des sommes colossales. Dernièrement une maison anglaise reçut une commande d'argenterie et de porcelaines s'élevant à 4 millions, cadeau d'un millionnaire américain à un potentat oriental. C'est un service de 1000 couverts. De grands seigneurs anglais possèdent des services d'une valeur inestimable. Le duc d'Argyll a refusé 100,000 francs pour ses porcelaines de Cauldron. Lord Hillingdon a un superbe service de 24 couverts en porcelaine de Worcester peint à la main, évalué à 30,000 francs et Lord Dudley a un service à gibier en Coalport de 34,000 francs, tandis que les porcelaines de Sèvres et de Dresde de Lord Rothschild sont dans prix.

ORPHEUM.

Au nombre des diverses attractions qui seront présentées cette semaine au public néo-orléanais par la direction de l'Orpheum, la principale sera sans contredit la comédie intitulée "The Never-Never Land", chef-d'œuvre de l'écrivain anglais Israel Zangwill.

Cette pièce est interprétée par quatre acteurs de talent, à savoir : Mlles Grantley, M. Hill ; M. Racey et M. Kennedy.

Ce programme comprendra en outre le nouveau théâtre en miniature de Mme Jewell, qui a déjà joué sur la scène de la rue St-Charles l'année dernière et que les habitués reverront avec plaisir.

La musique ne fera pas défaut et les amateurs auront le plaisir d'applaudir les White-Kuhns, un trio de musiciens de talent.

On entendra aussi les Sœurs Clark, deux très bonnes chanteuses ; les comédiens Alf. Grant et Ethel Hoag.

Ce programme sera complété par les Frères Shelvey, acrobates et par des vues cinématographiques.

Nouveaux désordres en Champagne.

Epernay, Marne, France, 15 avril—Après une journée relativement calme des désordres ont de nouveau éclaté la nuit dernière et ce matin dans diverses localités de ce département.

A Trepail, des manifestants ont mis à sac les caves de deux grands marchands de vin et ont partiellement démoli les immeubles avec les débris desquels ils ont élevé des barricades pour arrêter l'avance des troupes. A leur arrivée les soldats ont été reçus à coups de bouteilles.

En dépit des obstacles ils ont chargé sabre en main et ont finalement dispersé les émeutiers.

A Verzenay, près de Reims, des manifestants ont envahi les vignes et arraché les ceps sur une superficie d'une vingtaine d'hectares. Ils en ont fait un amas et y ont mis le feu et ne se sont retirés qu'après avoir incendié les demeures de deux viticulteurs.

—o—

L'anniversaire de la mort de Lincoln

Washington, 15 avril — Un drapeau américain flottant d'une fenêtre de la maison dans laquelle mourut Abraham Lincoln est à peu près tout ce qui indiquait que c'était aujourd'hui le quarante-sixième anniversaire de la mort du président martyr. La maison contient maintenant la collection de reliques d'Olroyd parmi lesquelles figure le masque de Lincoln.

Plusieurs Etats ont commémoré l'anniversaire de l'assassinat du président, entr'autres New York, où les drapeaux étaient à mi mât sur les édifices publics.

Par une singulière coïncidence le Vendredi Saint est tombé cette année le 14 avril, comme en l'année du meurtre. On se rappelle que Lincoln fut frappé dans la soirée du Vendredi Saint de 1865, et qu'il expira le lendemain matin.

BASE BALL.

La saison de base ball a été ouverte à la Nouvelle Orléans hier sous les auspices les plus favorables. Comme d'habitude, la première balle a été lancée par le maire par intérim M. McRacken.

La lutte s'est ensuite engagée entre les équipes de la Nouvelle Orléans et de Mobile. L'équipe locale a gagné la première partie de la série.

Nouvelle-Orléans, 1 ; Mobile, 0.

Millénaire Normand.

Cortège Historique.

Le Comité des Fêtes du Millénaire Normand serait reconnaissant aux anciennes familles normandes, qui peuvent faire remonter leur généalogie au-delà du XVIème siècle, de vouloir bien lui fournir des calques coloriés de leurs armoiries afin de les reconstituer sur les bannières du cortège historique que l'on organise à Rouen pour le dimanche 11 juin prochain.

Celles qui posséderaient encore des anciennes bannières et qui consentiraient à les faire figurer dans ce cortège, sont priées d'en informer le Président du Comité des Fêtes, M. G. Lormier.

Adresser toutes les communications à la Mairie de Rouen (secrétariat du Millénaire).

L'état de l'inspecteur Reynolds.

Les nouvelles provenant de l'Hotel Dieu hier soir annonçaient que l'inspecteur James W. Reynolds qui vient de subir l'opération de l'appendice, allait de mieux en mieux.

A moins de complications imprévues les médecins de l'institution déclarent que le rétablissement complet de l'inspecteur n'est qu'une question de trois ou quatre jours.

SE GRATTAIT DEPUIS 28 ANS

C'Etait Devenu une Seconde Nature—Souffrances Sans Fin ni Soulagement—Cuticura Rend la Peau Aussi Lisse que Celle d'un Bébé.

"Si j'avais connu les Remèdes Cuticura il y a cinquante ans ils m'auraient sauvé deux cents dollars et épargné de grandes souffrances. Ma maladie (la peore) commença sur ma tête par une tache de la largeur d'un sou. Elle gagna rapidement tout mon corps et je pense même sous les ongles. Des écailles se détachaient continuellement de ma peau et j'endurais des souffrances sans fin ni soulagement. Je ne voudrais pas pour mille dollars avoir cette maladie. Je suis un pauvre homme, mais je me sens riche d'être délivré de ce que certains docteurs appelaient la lèpre, d'autres l'impétigo, la peore etc. Je pris —— et —— de la salsepareille pendant un an et demi sans obtenir de guérison. Je ne peux pas trop louer les Remèdes Cuticura. Ils ont rendu ma peau aussi nette et lisse que celle d'un bébé. Tout ce que j'ai employé fut deux pains de Savon Cuticura, trois boîtes d'Onguent Cuticura et trois bouteilles de Résolvant Cuticura. Si vous aviez été auprès de moi et avez promis de me guérir pour deux cents dollars je vous les aurais donnés. J'étais couvert d'écailles, mais à l'usage du Cuticura j'eus bientôt la peau aussi nette que celle de l'enfant qui. Pendant longtemps après ma guérison, qui date de vingt-deux ans, je gardai l'habitude de me frotter et de me gratter les bras et les jambes, mais pour rien—car j'étais bien. Je m'étais gratté pendant vingt-huit ans et c'était en quelque sorte devenu pour moi une seconde nature. Dennis Downing, Waterbury, Vt., 27 Novembre, 1909."

Cuticura est le traitement le plus économique pour les affections de la peau et du cuir chevelu. Un pain de Savon Cuticura et une boîte d'Onguent Cuticura sont souvent suffisants. En vente dans le monde entier. Potter Drug & Chem. Corp., Seule Props., Boston.

Expédié gratis, livre de 32 pages de Cuticura, une Autorité sur la Peau.

BUREAU DE LA COMMISSION DE LIQUIDATION DE LA DETTE DE VILLE SALLE 206, ANNEXE DE L'HOTEL DE VILLE.

Nouvelle-Orléans, Lne., 4 avril 1911.

La Commission de Liquidation de la Dette de Ville, agissant conformément à l'Acte No 19 de l'Assemblée Générale de l'Etat de la Louisiane pendant la session de 1906, à l'Acte No 116 de ladite Assemblée Générale pendant la session de 1908, et à l'Acte No 23 de 1910, tel que l'a amendé l'Acte No 5 de ladite Assemblée Générale à sa seconde session extraordinaire de 1910, lesquels dites actes, No 19 de 1906 et No 116 de 1908, ont été ratifiés par un amendement constitutionnel, et font partie de la Constitution de l'Etat de la Louisiane, recevra des soumissions cachetées à son bureau, dans la ville de la Nouvelle-Orléans, Louisiane, jusqu'à midi, le 8me jour du mois de mai 1911 pour l'achat de sept millions de dollars, valeur nominale des nouveaux bons d'amélioration publique de la ville de la Nouvelle-Orléans, autorisés par et devant être émis suivant les provisions des actes sus-mentionnés, et des amendements constitutionnels ratifiant ceux-ci.

Lesdits bons sont de la dénomination de mille dollars en or, ils portent un intérêt de quatre pour cent (4) par an, garanti par des coupons d'intérêt qui y sont attachés, payables semi-annuellement les premiers jours de janvier et juillet de chaque année, respectivement. De par la loi ils sont exempts de taxation d'Etat de paroisse et de municipalité.

Lesdits bons sont payables le 1er janvier 1942, et sont sujets à remboursement avant option de la ville de la Nouvelle-Orléans après le 1er janvier 1928, et ils seront émis suivant et sujets aux actes sus-mentionnés auxquels on réfère et se rapporte contre pour plus de certitude et de particularité.

Lesdites soumissions seront reçues sous les conditions suivantes auxquelles elles sont sujettes, à savoir :

1er. Aucune vente ne sera faite d'aucun desdits bons à moins que la somme totale des soumissions ne représente le montant entier desdits bons, à savoir : $7,000,000 en valeur nominale.

2d. Lesdits bons seront adjugés au plus fort soumissionnaire ou soumissionnaires pourvu que lesdits bons ou quelque partie que ce soit de ceux-ci ne soient pas adjugés au-dessous de leur valeur en pair avec intérêt accru, moins une commission qui ne doit pas excéder six pour cent du principal.

3me. Tous les coupons d'intérêt desdits bons seront détachés desdits bons à l'échéance et cancelés et le ou les soumissionnaires heureux paieront l'intérêt qui pourrait s'être accru sur lesdits bons jusqu'à la date de leur livraison.

4me. Lesdits bons seront payés par l'heureux ou les heureux soumissionnaires, au comptant aussi vite qu'ils pourront être signés et livrés, lesdites livraisons devant être faites dans pas plus de soixante jours de la date de l'ouverture de dites soumissions.

5me. Aucune soumission ne sera reçue ou considérée si elle n'est pas accompagnée d'un chèque certifié sur quelque banque chartée de la ville de la Nouvelle-Orléans portant très peu cent du montant de chaque soumission. Le chèque ou les chèques de l'heureux ou des heureux soumissionnaires seront collectés par la Commission de Liquidation de la ville et ledit produit sera affecté au paiement des derniers bons livrés à ladite soumissionnaire ou soumissionnaires, respectivement. En cas de négligence, ou de refus de satisfaire à une soumission quelconque, le produit du chèque dudit soumissionnaire sera adjugé à la Commission des Egouts et de l'Eau.

6me. Toute banque locale ou toutes banques soumissionnant pour lesdits bons sont référées à l'Acte No 23 de 1910 amendé par l'Acte No 5 de ladite Assemblée Générale de la 2me Session Extraordinaire de 1910 et il peut être stipulé dans sa ou leurs soumissions qu'elles désirent obtenir le dépôt du Fonds d'Amélioration Publique suivant les provisions de l'Acte No 23 de 1910 amendé par l'Acte No 5 de ladite Assemblée Générale de la 2me Session Extraordinaire de 1910.

7me. Si une banque locale quelconque ou des banques obtiennent le dépôt conformément à l'Acte No 23 de 1910, ladite banque locale, ou les banques, auront à payer le taux d'intérêt sur les balances de chaque jour du montant et au moment spécifié dans l'acte, et se conformer à toutes les provisions desdits actes quant aux garanties et à toutes autres matières.

8me. La Commission de Liquidation de la Dette de Ville se réserve le droit de rejeter n'importe quelle soumission.

Marquez toutes les soumissions : 'Propositions pour l'achat des Nouveaux Bons d'Amélioration Publique'.

Plus de détails et d'informations seront fournis si on s'adresse à T. Wolfe Jr, secrétaire de la Commission de Liquidation de la Dette de Ville, salle 206, Annexe de l'Hôtel de Ville, Nouvelle Orléans, Lne.

T. WOLFE, Jr,
Secrétaire de la Commission de Liquidation de la Dette de Ville.

7 avril—7 au 7 mai inc.